

André MICOUD, sociologue, directeur de recherche au CNRS, enseigne à l'Université de Saint-Étienne. Il a dirigé plusieurs ouvrages collectifs, dont *Campagne de tous nos désirs ; patrimoine et nouveaux usages* (éd. M.S.H., 2000). Voir aussi l'entretien sur ethnographiques.org

André MICOUD

Terre, terroir, territoire

Est-il possible de dissenter sur l'attachement à la terre, au territoire ou au terroir – ni pour le glorifier ou le dénoncer mais pour essayer d'en comprendre la nature – sans énoncer à quel moment et depuis quel endroit cette question est posée ?

Invité à présenter une contribution qui explorerait cette question d'un point de vue anthropologique, je me suis d'abord promis de ne pas le faire en recourant, une fois encore, à l'expérience personnelle que je peux en avoir, moi qui vis toujours à l'endroit où je suis né. Non seulement parce que je viens de le faire récemment à propos de l'attachement au lieu¹, mais parce qu'il me semblait possible et nécessaire de saisir cette occasion pour tenter de faire droit – au sens fort de réhabiliter – à un lien toujours associé, ou bien à la crotte, la bouse et la ringardise ou bien à la douce poésie des lieux du bonheur de vivre. Je pense, autrement dit, qu'apparaissent aujourd'hui des arguments plus solides qui peuvent permettre de rendre compte, non pas d'un tel sentiment, qui revient à le supposer unique, mais bien plutôt, d'une pluralité de formes d'attachements.

1. Cf. André MICOUD, « Le lieu comme figure exemplaire de l'ordre du territoire qui vient », in « Autour du lieu » *Communications*, n° 87, 2010, Paris, pp. 109-119.

Effort qui devrait permettre, tel est du moins la visée de ce texte, de mieux comprendre que si nos identités ne sont pas à penser comme étant seulement entées, et réductibles, à des étendues terrestres circonscrites et déterminées, elles n'en sont

pas moins toujours liées à des lieux singuliers. D'où il devrait être possible de commencer à explorer la question de savoir si et comment, en ces temps d'une globalisation annoncée comme étant celle d'une disjonction générale entre identité et territoire, les formes d'attachement ne connaîtraient pas déjà d'autres types de manifestations. Quand les mobilités ne font que nous appeler à toujours davantage de bougeotte, ne nous faudra-t-il pas toujours avoir, quelque part, un lieu fixe en forme de port d'attache ou de jardin secret ?

Bruno Latour a proposé aux modernes que nous sommes de s'affranchir de cette fausse idée d'une émancipation totale qui les libérerait à la mesure de ce qu'elle les détacherait de tous les liens ; comme si tous les liens qui nous tiennent n'étaient que des entraves². Proposant au contraire de prendre dans toute leur force les deux sens opposés du beau mot d'*attachement*, il les invitait simplement à choisir entre les bons et les mauvais ; il y a des attachements faits d'affection, qui permettent d'être, et il y en d'autres qui ligotent et qui empêchent tout.

2. Cf. Bruno LATOUR, « Factures/fractures. De la notion de réseau à celle d'attachement » in André MICOUD et Michel PERONI, *Ce qui nous relie*, Ed. de l'Aube, 2000, pp. 189-208.

Qu'en est-il donc de la pluralité des formes d'attachements à la terre ? Et est-ce que ce sera la même chose quand on parlera de terre, de territoire ou de terroir ? Et selon quels critères départager les bons et les mauvais attachements ?

Force est, pour commencer cette analyse, de constater que, de tous les biens de ce monde, la terre est sans doute celui vis-à-vis duquel les groupements humains ont pu manifester les formes les plus violentes de l'attachement ; qui peut les amener à tuer et à mourir pour elle. Mais de quelle terre, déjà, veut-on parler ici ? De celle au creux de laquelle ont été enterrés, inhumés (de *humus*), les ancêtres ? Défendre sa terre, ce sera alors la protéger comme un temple, contre toutes les profanations de sa sacralité. Ou bien veut-on parler de la terre au sens de territoire dans son acception éthologique, à comprendre comme un espace vital ?

***De tous les biens de ce monde,
la terre suscite le plus violent
attachement, jusqu'à tuer ou
mourir pour elle.***

Ainsi déjà sont posés, même si c'est de façon quelque peu formelle, les deux termes opposés d'une tension : du lien le plus spirituel qui veut attacher la sauvegarde d'une identité au respect dû au lieu où sont les restes des ancêtres qui en ont porté

les germes, jusqu'au lien le plus matériel à un espace circonscrit d'où proviennent les ressources indispensables pour pouvoir continuer à vivre. Espérons qu'entre ces deux extrêmes gros de tous les déchaînements, de la terre sacrée et du territoire vital, se trouveront des formes de liens plus apaisés.

Précisions sémantiques

Dans la langue française, le mot « **terre** » peut désigner beaucoup de choses. Tout d'abord, avec une initiale majuscule, il désigne une des huit planètes du système solaire qui comprend 29 % de terres émergées. En forgeant l'expression de Terre-Patrie, Edgar Morin a pu étendre jusqu'à cette dimension astronomique un type d'attachement, patriotique, associé jusqu'alors aux seuls territoires des Etats-Nations³. Dans les limites de cet article, et même si je la crois assurément fort révélatrice - que peuvent valoir des égoïsmes nationaux face aux enjeux communs à tous les habitants de la Biosphère? - je ne pourrai pas prendre en compte cette extension⁴.

Sur les terres émergées de la planète Terre (*Earth*), ensuite, le mot terre peut signifier le sol, l'humus, la terre arable qui s'apprécie en fonction de sa fertilité et qui est l'objet des savoirs du pédologue (*πέδον*, le sol). Ici aussi se pose la question - qui ne sera pas non plus abordée dans cette contribution - de savoir quelles surfaces de terres arables nous allons transmettre aux générations futures. Il est des manières de traiter la terre, dit-on aujourd'hui qui, parce que l'humus est matière vivante, mettent de plus en plus en péril sa fertilité future.

Le même mot de terre peut aussi désigner la parcelle cultivée (objet de savoir de l'agronome, *ager*); ce qui fait dire à l'agriculteur qu'il va travailler sur telle ou telle terre de son exploitation. Au pluriel d'ailleurs, « ses terres » désignent l'ensemble de sa propriété foncière; celle-là même dont les « paysans sans terres » sont privés. Des paysans sans terre dont le nombre va sans doute ne faire qu'augmenter à la mesure des immenses surfaces de terres arables que la Chine, l'Inde, l'Arabie Saoudienne... achètent en Afrique ou en Amérique latine pour nourrir leurs populations⁵. L'agriculteur est souvent dénommé « travailleur de la terre » qui, en France, peut ainsi consulter le

3. Edgar MORIN, *Terre-patrie*, avec la collaboration d'A.B. KERN, Le Seuil, 1993.

4. Sur ce sujet, on pourra se reporter à l'article de Jean-Philippe PIERRON dans ce numéro (ndlr).

5. Ces aspects sont développés et par Xavier PLASSAT et par Daniel VERGER dans ce numéro (ndlr).

site www.terre-net.fr... pour s'informer sur les données de son métier. Dans un monde essentiellement rural formaté pendant des siècles par de telles identités « paysannes » majoritaires, il va de soi que l'attachement à la terre pris dans ce sens-là a encore de beaux restes. Dans une France largement urbanisée, l'affiche électorale du candidat Mitterrand en 1981, ne le représentait-elle pas devant un paysage campagnard ?

C'est d'ailleurs depuis cette acception qui définit un domaine, une étendue terrestre appropriée, que provient encore un autre sens, celui de « **territoire** » issu du latin *territorium* qui, à la période du Bas-Empire, a commencé à désigner la circonscription sur laquelle un évêque avait autorité. Avec la constitution des États-Nations, le mot de territoire s'est progressivement imposé pour désigner la circonscription sur laquelle s'exerce leur emprise légitime. La « Défense du Territoire », « L'Aménagement du Territoire » en sont des preuves expressives qui vont pouvoir se décliner à toutes les échelles des différentes « collectivités... territoriales », elles-mêmes incluses dans cet État-Nation rendu identique à son espace géographique. Ce territoire, étendue terrestre sur laquelle s'exerce un pouvoir, est celui que les éthologues emploient pour parler du territoire des animaux, espace que ceux-ci, individuellement ou en groupe, harde, meute ou troupeaux... marquent de leur empreintes, odeurs ou griffes, et qu'ils défendent contre les intrus.

La terre ne devient terroir que vécue, modelée et racontée. En bref, humainement habitée.

Qui ne semble pas avoir d'équivalent dans d'autres langues, il y a enfin le « **terroir** » dont l'appellation française (d'origine contrôlée !) vient comme pointer une singularité complexe faite de propriétés à la fois pédoclimatique et culturelles. Le terroir, voilà comme un comble de cette terre ! Une terre qui n'est plus seulement un sol, mais un tissu fait de l'entremêlement séculaire de ce sol avec tout ce que ses habitants n'ont jamais cessé de faire avec lui : pour le cadastrer, le labourer, pour y tracer des chemins et y édifier des murets, pour y acclimater des variétés de céréales, de cépages, d'arbres fruitiers, pour y élever des races animales, pour y inventer des recettes de cuisine...

Une terre donc, qui n'est plus seulement un sol et un climat, mais qui est indistincte d'une façon de vivre, qui est devenue

un paysage singulier, ici avec ses bocages, là avec ses étangs, ailleurs avec ses landes ou ses vignes. Une terre, qui est devenue une contrée, un « pays » inséparable des légendes qu'on répète à son propos comme de l'histoire qu'elle a traversé. Le terroir, comme une terre qui n'en serait une que d'avoir été vécue et d'avoir été sans arrêt modelée et racontée. En bref, une terre humainement habitée et qui, unique en son genre, se trouve dotée d'un toponyme, comme d'un nom propre.

L'attachement à la terre

Dans le langage courant bien entendu, toutes ces significations de la terre, du territoire et du terroir, ne vont pas cesser de se mélanger. Et, selon les contextes, la même expression de « l'attachement à la terre » pourra vouloir désigner aussi bien la crispation du propriétaire foncier à sa parcelle qu'un remembrement veut lui faire abandonner, ce qu'un chant patriotique exalte quand il souhaite la voir abreuver d'un sang impur, ou encore l'amour d'un Giono pour ses montagnes provençales ou d'un Henri Pourrat pour son Auvergne natale. C'est que ce mot est éminemment polysémique, qui peut servir à toutes les sauces et à toutes les causes. Et qui, bien après que le travail de la terre ait cessé d'être la condition de la plupart de nos contemporains, continue pourtant de produire son effet : il suffit d'être né et/ou de s'être suffisamment investi quelque part pour en garder comme un devoir à son endroit. Ce village où j'ai passé mon enfance, ces bois et ces prés où j'ai fait mes premières explorations, ces paysages devant lesquels j'ai éprouvé mes spleens adolescents, il m'est bien difficile de ne pas les compter parmi les choses qui m'ont fait ce que je suis. Jusqu'à l'accent que j'ai quand je parle et que reconnaissent encore quelques oreilles exercées. Mais qu'en est-il aujourd'hui de ces trois façons de parler de la terre ?

Au chapitre de la terre comme bien foncier, des siècles de civilisation paysanne ont inscrit cette référence terrienne dans notre patrimoine commun. Des générations successives de paysans, comme a pu l'écrire Le Roy Ladurie⁶, qui furent successivement clients, esclaves, colons, serfs, fermiers ou métayers, ont toujours été, dans des conditions très variables, « membres de la terre » que possédaient ceux qui les dominaient, ces maîtres du

6. Cf. Emmanuel LE ROY LADURIE, « Civilisation rurale », *Encyclopaedia Universalis*, 2009.

sol qui eux-mêmes, comme cette noblesse que ses noms patronymiques rattachent à ses fiefs, se sont le plus souvent identifiés à leur propriété foncière. Mais, même si le Code civil garde de solides traces de ce droit de propriété de 1789 « inviolable et sacré » appliqué aux biens fonciers, nous savons aujourd'hui que ce n'est plus de ce type d'attachements que l'on veut parler.

Considérons maintenant la terre comme territoire, c'est-à-dire comme l'espace circonscrit sur lequel vit une communauté humaine et qui, pour le défendre contre les intrus, s'est doté d'une forme de pouvoir politique. On a vu que c'est dans la construction des États-Nations qu'il a pris sa forme actuelle. À tous les liens d'allégeance qui faisaient des sujets du roi les membres d'un corps dont il était la tête, s'est substitué un espace géographique sur lequel le nouveau pouvoir exerce le monopole de la violence légitime.

Aujourd'hui aussi, comme nous le savons, ces territoires nationaux ont du plomb dans l'aile. Qu'il y ait d'ailleurs un peu partout des Fronts qui se lèvent pour les défendre n'en est qu'un indice parmi d'autres. Ici les regroupements régionaux, là les balkanisations sans fin, attestent que les identités toutes plus ou moins construites qui s'y abritaient ne résistent pas à la globalisation. Le temps n'est plus où des frontières (sauf peut-être en matière de compétitions sportives) pourraient encore séparer nettement les « eux » et les « nous ». « Est maître des lieux celui qui les organise » était-il énoncé sous un frontispice représentant le Roi Soleil. Quand toutes les souverainetés territoriales vacillent, bousculées qu'elles sont par les puissances financières multinationales, qui peut encore croire que le salut se tient de s'attacher à elles ?

Nous dépendons de ce qui nous environne, le monde biologique, et nous procédons de ce qui nous précède, les traditions.

Il n'en reste pas moins qu'innombrables sont les poètes qui, heureux qui comme Ulysse, ont chanté les vertus de leur petit pays, celui qu'en forçant un peu le sens, j'aimerais appeler terroir. Sauf qu'avec les deux guerres qui ont vu s'étriper les pays européens dans une furie nationaliste, une classification capitale a qualifié ces écrivains de régionalistes quand ce n'est pas de provinciaux. Comme si, comme pour l'Éducation ou la Défense, il ne pouvait y avoir de littérature que nationale et que mépris

7. Cf. Alban BENSA et Daniel FABRE (dir.), *Une histoire à soi*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, Cahier n° 18, M.S.H., Paris, 2001.

pour les érudits locaux. Sans doute que les usages pervers d'un pétainisme pour qui la « terre ne ment pas » ont-ils fait là-dessus beaucoup de dégâts. Sauf que, tous les éditeurs le savent et tous les libraires vous le diront, pas de plus grandes ventes que celle des romans qui chantent ces pays ou des essais qui en retracent les histoires oubliées⁷.

N'oublions pas non plus tout ce que la protection de la nature et des petits patrimoines ruraux doit actuellement à d'autres amoureux de leur coin de terre qui, dans les années cinquante, avec Alpes de Lumière ou Font-Vive par exemple, ont été au départ de cette reconsidération pour les pays et les paysages qu'ils aimaient. Amateurs moqués pour perdre leur temps à l'observation des petites fleurs et des petits oiseaux ou au sauvetage des vieilles pierres et des vieux papiers, ce sont bien eux qui, à mon avis, ont commencé à dessiner les territoires des désirs d'aujourd'hui. Non plus ceux qui sont définis par des frontières administratives mais ceux qui, milieux de vie singuliers forgés au cours des siècles, semblent pouvoir encore abriter des formes de vie humaine dignes de ce nom.

Certes, il a pu y avoir dans les passions de ces amateurs, des formes de refus du progrès qui ont pu les entraîner à certaines formes de conservatisme. Et pourtant, à redéfinir la terre à la fois comme cela qui supporte la vie et comme ce que ne cesse de façonner les collectifs humains, ils ne faisaient que réhabiliter ces deux liens essentiels dont l'*ubris* moderne industrielle a prétendu pouvoir s'affranchir : que nous dépendons de ce qui nous environne – le monde physique et biologique – et que nous procédons de ce qui nous précède – les traditions. Voilà donc des attachements à la terre – dans ce sens-là, acceptant affectueusement ces deux liens – qui ne sont ni bêtement romantiques, ni outrageusement nationalistes ou chauvins.

Plus récemment, des jeunes gens dont certains se disaient écologistes – quel drôle de nom à l'époque – ont même crié au grand dam de ceux qui voulaient n'y voir qu'une retraite stérile, qu'ils voulaient « *vivere al pays* ». Qui pouvaient bien être par ailleurs intermittents du spectacle ou informaticiens et parcourir la planète entière, ils n'en réclamaient pas moins le droit d'avoir un port d'attache dans ce coin de campagne où ils avaient élu domicile.

Dis-moi à quelle sorte de terre tu es attaché...

Il y a deux types de rapport à la terre qui, poussés à l'extrême, sont de nature à engendrer les pires violences. Le premier est celui qui, au prétexte que des ancêtres en sont originaires, fait de tel arpent de terre ou d'un pays tout entier, un sanctuaire inviolable. Jérusalem, malheureusement, ville sainte de trois religions monothéistes, en est devenue l'archétype. Le mort y saisit le vif. Le second est celui de l'espace vital, *Lebensraum*, qui avec le III^{ème} Reich a prétendu faire de l'Europe entière un « empire allemand de nationalité germanique » pour tous les peuples nordiques aryens. Espace vital qui ne se déploiera que sur l'industrie de la mort. Dans l'un et l'autre cas, les hommes y sont pensés comme des arbres que leurs racines attacheraient irrémédiablement à un sol. Nationaux « de souche » comme on dit, point d'autres issues pour eux que de s'identifier à la terre dont, suivant en cela l'étymologie du mot nation, ils seront dits natifs. Et l'on renverra dans leur bateau de fortune les malheureux qui viennent d'accoster à Lampedusa.

Et pourtant, il nous faut bien habiter quelque part, nous entendre les uns les autres pour gérer ensemble cet espace partagé, pour y accueillir aussi ceux qui veulent bénéficier de sa douceur. Et d'avoir œuvré à cette tâche, il se fera qu'à la longue cela ne se puisse pas sans développer quelques affections appropriatives. Sauf que ce serait un bien pauvre attachement que celui qui refuserait d'en faire une offre hospitalière.

Ni sacré, ni biologique, il est donc un autre rapport possible à la terre qui consiste à la reconnaître simplement comme milieu de vie que des formes de vie humaine singulières ont longuement façonné ; forme héritée donc, faite de nature et de culture mêlées, vis-à-vis de laquelle ceux qui l'ont habité et qui la connaissent familièrement, ont une responsabilité. Dans le vocabulaire d'aujourd'hui, il est dit qu'il convient de s'orienter vers un développement durable. Dans le cas présent, être attaché à un endroit n'implique pas de le conserver inchangé, mais bien plutôt de faire en sorte qu'il soit capable de s'ouvrir au neuf et de savoir l'interpréter pour lui offrir une place. Être attaché à un bien quelconque en effet ne se trouve que parce qu'y est associée une valeur que l'on ne souhaite pas voir disparaître. Se reconnaître comme étant de quelque part, ni pour s'en enorgueillir ni pour

le déplorer – citoyen local de ce petit endroit qui a pu participer à l’histoire globale des hommes répartis à la surface de la Terre – c’est se savoir titulaire d’une expérience singulière et souhaiter voir durer ce qu’elle recèle de meilleur. Ma finitude n’est pas un handicap, elle est ma condition.

Autant qu’en héritage, toutes les terres de toute la Terre sont aujourd’hui en partage. Elles sont, comme on dit aujourd’hui avec ce vieux terme romain qui a pris un sens renouvelé, notre patrimoine commun.

André MICOUD